

Aseptisé

Jean-Pierre Aldon

Cette nouvelle a été publiée dans le n°57 de la revue Rue Saint Ambroise.

David regardait la caméra. Il était dans le bureau qu'il avait aménagé dans sa nouvelle maison. On voyait derrière lui une immense entrée, sous un large auvent en verre, ainsi qu'une grosse colonne en métal qui pouvait être un ascenseur intérieur ou une cheminée moderne. Les plafonds étaient très hauts, les murs uniformément blancs, le sol gris clair, d'un matériau pas totalement lisse, peut-être du béton ciré. On ne voyait rien sur les murs, pas de tableaux, pas de photos. L'espace était très ouvert, un grand plateau sur lequel on aurait posé quelques cloisons. La construction était récente, il ne s'agissait pas d'un ancien local industriel reconverti. On aurait pu être dans le hall d'un hôtel design, à Londres ou à Prague. Ou dans les locaux d'une start-up à Copenhague. L'espace semblait beaucoup trop grand pour une maison particulière. Je voyais le ciel entièrement bleu derrière le verre, une belle lumière se répandait à l'intérieur. Cette luminosité surprenait dans une ville du nord de l'Allemagne. Les surfaces étaient comme aseptisées, elles dégageaient une impression de propreté maniaque. Le ciel bleu provoquait une

sensation déstabilisante, absurde. Il introduisait dans le décor une incohérence.

Sur l'écran on pouvait voir de la richesse assumée et de la propreté clinique. On repérait des objets qu'on avait vus dans des magazines de décoration. Une lampe, une étagère. On retrouvait les intérieurs des lofts baignés de lumière qu'on nous montrait dans des endroits paradisiaques bien plus au sud, autour de la Méditerranée. Dans ces revues, une des photos du reportage présentait la propriétaire, souvent vêtue tout de blanc, et elle expliquait dans le corps de l'article l'âme qu'elle avait voulu donner à cette demeure à Formentera, au Cap Corse, dans les îles Éoliennes.

Il y avait une incongruité dans ces volumes ouverts et démesurés, ces larges baies vitrées, posés au nord de l'Allemagne. J'imaginai que dans cette région le ciel devait être toujours bas et plombé, que les maisons étaient en briques, percées de petites ouvertures. Au-delà de la richesse évidente des propriétaires, on voulait montrer ici quelque chose, tout en dissimulant une vérité. On dirait l'ordre, la propreté et une forme de transparence en lien avec cette hygiène si visible. On a évoqué des surfaces aseptisées, disons aussi cliniques, ou désinfectées. Quelque chose de perturbant se diffusait de cet arrière-plan, cette demeure semblait avoir été conçue pour être exposée comme décortiquée vers l'extérieur, dévoilée dans ses moindres détails. Les immenses baies vitrées ne servaient pas uniquement à profiter au maximum de la lumière, elles devaient aussi dévoiler autant que possible l'intérieur aux passants, aux curieux, aux couples

d'amis qui venaient dîner, elles devaient permettre d'accéder à une connaissance directe et panoramique de ce qui se passait dans la maison. Il y avait volonté de dissection. Dans une forme de pornographie, on exhibait plus qu'on n'aurait dû.

Ces choix architecturaux, mûrement réfléchis et longuement discutés avec les architectes, avaient abouti à l'édification d'un monument à la transparence, au sens efficace et menaçant que l'économie donne à ce terme.

On avait commencé la visio à 13h30 exactement, comme convenu entre nos assistantes respectives. David portait un t-shirt blanc. Il semblait avoir encore maigri, et ses cheveux gris étaient presque rasés.

Au moment de se connecter, des images de lui m'étaient revenues. Un taxi partagé le long de la baie d'Ipanema, un séminaire interne, son premier, il avait passé son temps à prendre des photos, un jour où l'on rentrait ensemble au bureau de Paris – pourquoi ce jour-là ? – il ne s'était pourtant rien passé de particulier, il me semble, un autre jour de printemps où on avait accueilli des clients brésiliens, un autre séminaire interne dans un château, un ancien collègue qui avait eu un problème avec une jeune recrue, un séjour de trois jours au-dessus de Zurich avec le nouveau CEO, qui avait été licencié depuis, un dîner beaucoup plus récent dans le 17^e arrondissement de Paris, c'était dans un petit hôtel chic derrière la place Pereire, c'était la dernière fois qu'on s'était vus en personne.

Et bien au-dessus des autres souvenirs, revenait cette discussion, un soir de début d'été, sur la terrasse d'un restaurant au bord du lac de Zurich. Dès que le nom de David était prononcé, ces images apparaissaient immédiatement, toujours avec la même parfaite netteté.

Le restaurant s'appelait *La Réserve Éden au Lac*, on avait trouvé ce nom intrigant, et vaguement inquiétant dans sa contradiction. David avait dit, Ils nous prennent pour les derniers indiens ou quoi ?

En regardant le lac de Zurich, il avait raconté longuement la chute de son père alcoolique. Il faisait encore jour, c'était une longue soirée de juin. La lumière sur l'eau ne changeait pas, la nuit était encore loin. Étrangement ce restaurant pourtant très à la mode était assez peu fréquenté ce soir-là. On s'était fait la réflexion en prenant l'apéritif, deux coupes de Ruinart.

C'était arrivé au milieu d'une discussion à propos du marché mexicain, et des problèmes que nous rencontrions avec notre représentant local. Il avait soudain bifurqué vers un monologue qui très vite n'avait plus eu aucun rapport avec les enjeux professionnels. Il s'était mis à parler de son père, qui n'avait cessé de s'enfoncer dans la déchéance, son père qui n'avait jamais assumé ses responsabilités, son père qui avait toujours été un repoussoir. En termes directs il racontait ces scènes qui se répétaient, d'un père qui criait n'importe quoi, d'un père qui tombait par terre, d'un père que les voisins ramenaient à la maison, et qui maintenant finissait comme un légume à l'hôpital. Il racontait ces jours d'enfance, quand il était au collège et que

son père disparaissait. Les gendarmes appelaient parce qu'on l'avait retrouvé qui dormait dans sa voiture, en bordure d'une forêt de montagne, ou à proximité d'une station-service. Il revenait à la maison après avoir passé quelques heures à la gendarmerie, et personne ne disait rien. Il poussait la porte, les regardait, et montait se coucher.

Un jour, il s'était mis à vomir du sang et il était parti à l'hôpital dans l'ambulance des pompiers. Pendant trois jours, il n'avait plus reconnu ses enfants et sa femme. C'était il y a deux ans. Il était désormais dans une aile réservée aux personnes dépendantes. David allait le voir tous les mois, quand il n'était pas en déplacement. Il passait peu de temps à l'hôpital, il se forçait à rester dans l'établissement au moins une demi-heure. Il disait, Je ne le supporte pas, cet endroit est horrible, et lui c'est un déchet, c'est chaque fois pire. Il disait, C'est débile cette situation, je ne lui sers à rien, il s'en fout complètement que j'aie le voir ou non. Il parlait avec les infirmières et les docteurs qu'il croisait. Il restait très peu avec son père. Ils s'asseyaient toujours dans la salle commune, toujours à la même table, à côté d'une fenêtre qui donnait sur le parc, et qu'on pouvait ouvrir au printemps pour laisser passer un peu d'air frais. Il refusait de rentrer dans sa chambre. En principe il venait toutes les semaines, mais il lui arrivait de ne pas voir son père d'un mois. Son travail lui imposait de voyager très fréquemment. Il allait en Asie. Il allait en Amérique latine. Depuis peu il devait aussi aller au Moyen-Orient. Et son père était de plus en plus débile, il disait, abruti par des doses toujours plus fortes d'anxiolytiques. Il ne sortirait plus cette

fois-ci. Quand ils se voyaient, ils ne se parlaient pas, son père n'en était plus capable. Il restait sur sa chaise, ses yeux noyés d'humidité perdus dans le vague, comme saturés de tous ces liquides ingurgités, fixant peut-être quelque chose quelque part devant lui, et qui n'attrapait jamais le regard de son fils. Très vite les médecins avaient été clairs, ils avaient exclu toute possibilité d'amélioration. Il se souvenait d'un entretien avec un docteur, une jeune femme blonde, dans un petit bureau aveugle. C'était dans les premières semaines qui suivaient l'admission. Quand il avait évoqué l'état de son père, les possibilités de traitements, les chances d'amélioration, elle l'avait regardé bien en face et lui avait demandé, Vous vous entendez bien avec votre mère et votre frère ? Il avait compris que cette fois il n'y aurait plus de retour.

Sa mère vivait seule désormais, dans la maison où il avait grandi avec son frère cadet. C'était une femme assez grande et forte, toujours habillée de jupes. Elle a toujours beaucoup parlé. À table, elle était quasiment la seule à ouvrir la bouche. Elle racontait sa journée, qui elle avait croisé en faisant les courses, les nouvelles des voisins, l'état du jardin. Elle parlait du temps qu'il faisait évidemment. Lorsqu'elle était seule, occupée au ménage ou à la cuisine, elle continuait à parler. Elle décrivait tout simplement ce qu'elle était en train de faire ou allait faire ensuite. Je vais finir de passer l'aspirateur. J'irai chercher des côtelettes pour ce soir. Je ferais mieux de ne pas traîner.

La maison était située à l'entrée d'un village de Suisse alémanique, à une cinquantaine de kilomètres de Zurich, dans le canton de Lucerne. Son père y avait travaillé à la laiterie. Il y a longtemps, il faisait la tournée des fermes pour collecter le lait. David se souvenait très précisément de son père traversant le village au volant de cet énorme camion. Il en avait une image extrêmement précise, photographique. Il était petit garçon, et c'était l'immense citerne d'aluminium brillant qui l'impressionnait le plus. Il était fier d'être le fils de celui qui manœuvrait un tel engin. Il s'en vantait un peu à l'école. Il montait parfois dans la cabine, toujours à l'arrêt, car le règlement de la laiterie interdisait formellement de circuler avec un passager. Il s'asseyait à la place du conducteur et faisait semblant de tourner le gros volant noir, presque posé à plat, et de passer les vitesses en mettant sa petite main sur le levier. Sa mère disait que c'était durant les tournées, dans les fermes, que son père avait attrapé sa maladie. Elle disait qu'on lui proposait trop, que les gens ne se rendaient pas compte. Elle disait Il n'avait pas assez de volonté, mais enfin ils n'étaient pas obligés de le pousser encore et encore. Il avait arrêté les collectes après avoir eu un accrochage assez sérieux avec une voiture, et on l'avait affecté à l'usine, à l'entretien des cuves et du réseau de tuyaux. Sa mère avait gardé de jeunes enfants à domicile, jusqu'à ce que le comportement du père fasse fuir les parents des gamins. La mairie avait fini par retirer l'agrément de garde d'enfants, prétextant des défauts d'aménagement de la maison et la présence d'un vieux puits bouché dans le jardin. Les parents et le

mairie n'avaient jamais évoqué les motivations réelles de cette décision. David disait, Dans ces bleds, tu sais, on te laisse crever finalement, ils parlent tous dans ton dos, mais personne ne t'aide jamais. C'est tous des faux culs, personne nous a jamais rien dit en face. Je les vois encore se foutre de sa gueule quand il traversait le village en titubant, après avoir abandonné son camion dans un chemin. Ils l'appelaient La Citerne. Ils valaient pas bien plus cher que lui.

Il se souvenait encore d'après midi de printemps, quand les enfants confiés à sa mère couraient sans fin dans le vaste jardin planté de sapins, dans une interminable sarabande de gendarmes et de voleurs. Lui et son frère avaient souvent partagé ces jeux, jamais dans la même équipe, David était toujours dans l'équipe des gendarmes ou des cow-boys. Il revoyait aussi le café sur la place, il disait qu'il n'arrivait plus à passer devant, il faisait un détour pour l'éviter quand il devait aller voir sa mère. Son frère vivait maintenant dans une maison de ce village, sur la route qui menait à la laiterie, avec sa femme et ses deux filles. Il dirigeait l'agence de la caisse d'épargne cantonale. Les deux frères ne se voyaient plus. Il n'y avait pas eu de disputes ouvertes, mais depuis des années ils s'évitaient autant que possible. Ils ne s'étaient plus vus depuis le baptême de sa plus jeune nièce, il y a six ans.

Le lac était calme, une légère brise faisait frissonner l'eau. La lumière avait un peu baissé. Le repas était terminé et on se partageait la fin de la bouteille de Côte Rôtie qui avait accompagné le bœuf Gyuniku.